



20.35 CHAMPS-ÉLYSÉES

LEO FERRE: L'ÉTERNEL RETOUR

Seul sur scène, il revient du 25 avril au 8 mai au TLP-Dejazet, à Paris. Poète de la liberté, fidèle à ses idées, Léo Ferré est l'invité, le 23, de Michel Drucker. Pour une de ses rares apparitions télévisées...

Début mars, de grandes affiches noires, annonçaient le retour de Ferré sur scène. Un spectacle prévu à l'origine pour quatre semaines, du 25 avril au 8 mai, en pleine campagne électorale. Mais une mauvaise grippe l'a contraint, la rage au cœur, de différer de deux semaines cet instant, où, auréolé de sa longue chevelure blanche, il s'avance, seul, sur le devant de la scène et où, trois heures durant, il emporte le public dans un voyage ailleurs, là-bas, loin, avec ses frères, les poètes. L'espace de ces récitals qu'il n'arrête pas de donner aux quatre coins de France, Léo accepte alors de quitter la campagne toscane, où, depuis vingt ans, il a su apprivoiser la vie.

Vingt ans après 1968, au cœur des élections présidentielles, vous donnez un récital au Théâtre Libéraire Parisien. Une rentrée toute symbolique ?

Léo Ferré : Attention, ça s'est trouvé comme ça ! Je n'en fais pas une affaire de dates. L'important, c'est ce qui reste des dates, des révolutions. L'important c'est 1968 et pas vingt ans après !

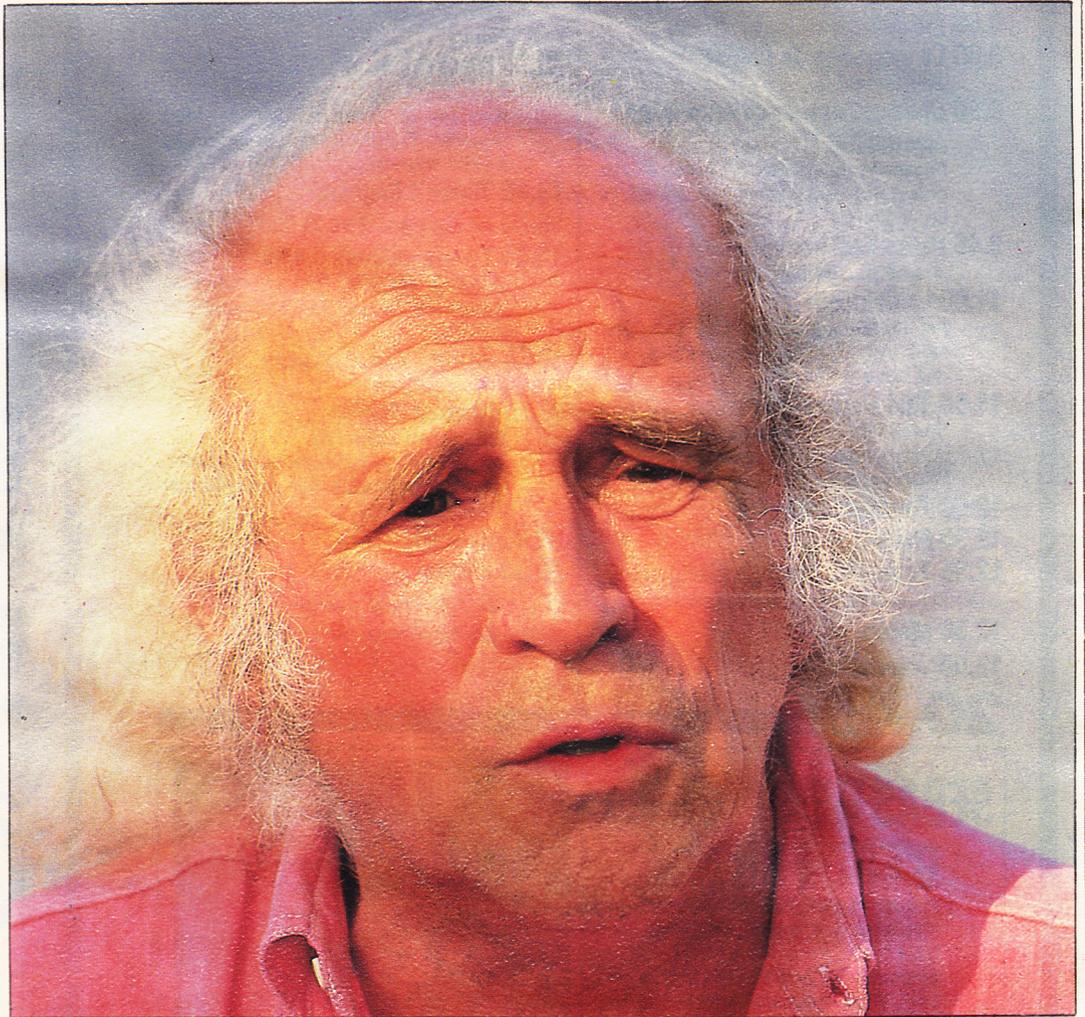
Et que reste-t-il ?

L.F. : Cette porte ouverte à moitié ou au quart et qu'on aurait pu ouvrir davantage, en grand. 1968 nous a permis, entre autre, de voir différemment les autres et d'être vus autrement. 68 un plus grand respect des uns envers les autres.

Et pour Léo Ferré, qu'est-ce qu'a changé ce mois de mai ?

L.F. : Après, j'ai eu des tas d'ennuis. Des types avaient lancé des appels au meurtre contre moi. Notamment ce Jean-Edern Hallier ! Je ne pouvais plus chanter et je chantais quand même, parfois, dans le brouhaha total.

C'était l'époque, où l'on vous crachait même dessus durant vos récitals...



Léo Ferré: «L'important, c'est ce qui reste des dates, des révolutions.»

L.F. : A Marseille, c'est vrai... Il y a deux ou trois ans, un type est venu me voir dans ma loge après un récital. Les larmes aux yeux, il m'a offert un très beau dessin où, selon les angles, apparaissait tantôt la silhouette de Bartok, tantôt des fleurs. Et il m'a dit : «Excuse-moi, Léo, je suis un des types qui t'ont craché dessus ! » Vers 1971-1972, il y avait peut-être une forme de jalousie à mon endroit. Et moi, je me demandais pourquoi : je ne disais que ce que je pensais. Comme d'habitude. Peut-être certains de ces jeunes auraient voulu être à ma place.

En juillet dernier, les Francofolies ont organisé «La Fête à Ferré», où, Mama Béa, Catherine Ribeiro, Higelin, Lalanne et

d'autres ont chanté vos textes, comme en témoigne un récent disque (Dist. EPM). Une fidélité qui vous a visiblement ému...

L.F. : Je n'ai pas pu refuser car, chez Foulquier et ses amis, la proposition venait du fond du cœur. Simplement, je n'ai pas voulu l'intituler «La Fête à Léo». Dans *Le canard enchaîné*, Léo, c'est Léotard. Il valait mieux dire «à Ferré»...

Avec le temps, sur scène, vous paraissez plus serein, vous racontez des anecdotes, faites de l'humour...

L.F. : J'ai toujours été le même, au fond. Mais j'ai acquis une sorte de tranquillité dans la vie. La vie m'a appris à vivre.

Régulièrement, vous sortez des

albums doubles, sinon triples comme «On n'est pas sérieux quand on a 17 ans» en 1987 avec votre version du «Bateau ivre». Vous donnez l'impression de créer dans l'urgence ?

L.F. : Aujourd'hui, je peux le faire. Les gens l'admettent. Alors, j'y vais, même si adapter ce poème de Rimbaud c'était très difficile. Et été, j'enregistrerai un album important.

Et les élections de 1988, vous les suivez quand même ?

L.F. : Elles me font horreur ! Rien n'a changé. Il faut lire l'article de Sartre dans ce numéro des *Temps modernes* de 1968, intitulé «Élections, piège à cons.» C'est tout...

Propos recueillis par François Cardinali